

## PREMIÈRE PARTIE

### *Massachusetts occidental, 1989*

— *J'ai d'ailleurs ma théorie là-dessus. Mon angoisse a toujours augmenté en proportion directe de l'absence de Richard Nixon dans ma vie.*

*Julie se met à sourire. Elle devine où je veux en venir.*

— *Lorsqu'il était en scène, mentant, trichant, essayant de détruire la Constitution, j'étais furieuse, mais je n'éprouvais aucune angoisse. Puis il a démissionné, en 74, et c'est alors que mon état anxieux a commencé à s'aggraver. Je parie d'ailleurs que je ne suis pas la seule personne psychologiquement handicapée par l'absence de Richard Nixon dans la vie.*

BARBARA HORDON,  
*Barbara dans la nuit*,  
Plon, 1980, p. 241.

Un bon mois avant Noël, Forchetti formula l'évidence :  
— T'es à chier, comme prof.

Les six autres gamins la bouclèrent aussitôt, leurs regards allant de lui à moi. Pour une fois tout s'arrêta : le tortillage de cheveux, le mâchouillement de crayon et la démangeaison liée à l'angoisse adolescente.

Forchetti fit éclater son chewing-gum et le bruit résonna entre les parpaings d'un jaune bilieux.

La salle était affreuse. Déprimante. Moi non plus, je n'avais pas envie d'être là, mais on n'est pas censé dire ça quand on est le seul adulte présent.

Dehors, les arbres perdaient leurs dernières touches de cuivre rouge et de laiton poli. Les feuilles désolées étaient prêtes à se laisser tomber du haut des érables, des ormes et de Dieu sait quel autre genre d'arbres de la côte est dont je ne connaissais toujours pas le nom, douze ans après avoir quitté la Californie.

Je me détournai lentement de la fenêtre et je croisai les bras.

— Tu l'as lu, ce foutu chapitre ?

Forchetti grimâça pour extirper la petite boulette de Juicy Fruit qu'il avait sur la langue, toute chaude de salive. Il éleva cette cochonnerie à la hauteur de ses yeux et fit mine de me viser, en plein dans le front.

Sans me laisser impressionner, je contemplai son visage étroit, ces traits poupins écrasés par des sourcils noirs poussés trop vite.

— Tu l'as lu, oui ou non ?

Forchetti soutint mon regard et ouvrit une page au hasard. C'était *Je sais pourquoi chante l'oiseau en cage*, de

Maya Angelou. Il jeta le bout de chewing-gum dans son livre et le referma en le claquant contre son pupitre en faux bois.

— Jamais je lirais cette merde, même si tu te mettais à genoux pour me tailler une pipe.

— Putain, écrase, Forniquette ! siffla Wiesner entre ses dents.

Pas mal, ce Wiesner : un mètre quatre-vingt-quinze, des cheveux blond platine plaqués en arrière, les yeux gris avec de longs cils noirs. Il venait de faire huit jours en centre pénitentiaire après avoir retenu en otages un prof et deux élèves, sous la menace d'un couteau de cuisine, afin d'utiliser le téléphone du bureau du directeur pour passer un appel longue distance à sa petite amie. Maintenant, il assistait à deux de mes trois cours.

Forchetti se mit à admirer la moquette.

— Mais elle est vraiment à chier, comme prof, gémit-il. Et toi, Wiesner, tu dois un dollar à SOS-Femmes violées parce que t'as dit un gros mot.

Il avait raison. A l'académie Santangelo, on ne rigolait pas avec ça, parce que le Dr David Santangelo estimait que "putain" était un juron fondamentalement lié à la violence infligée aux femmes.

C'était en fait le seul mot que les élèves n'avaient pas le droit de prononcer. Pas plus que les profs.

Wiesner sortit de sa poche un billet de cinq dollars tout neuf.

— Comme ça, il m'en reste quatre.

Il leva la main droite, agitant les doigts en direction de Forchetti.

— Madeline c'est pas une *putain* de prof de merde, dit-il en repliant l'index sur le mot accentué. Toi, par contre, t'es un *putain* (le majeur) de sale connard et puis, *putain* (l'annulaire), si tu lui fous pas la paix, je te défonce ton *putain* (l'auriculaire) de petit cul de furet la prochaine fois que je te trouve tout seul dans les douches.

Wiesner plia le billet en quatre et le lança aux pieds de Forchetti.

— Allez, fais-moi plaisir, mets-moi ça dans le petit bocal de Santangelo.

Forchetti rougit, mais il ramassa le billet à terre et le glissa dans sa poche.

J'allais dire à Wiesner d'arrêter de menacer un gamin qu'il dépassait de trente centimètres et qui pesait vingt-cinq kilos de moins que lui, mais Patti Gonzaga commença à grogner, comme elle l'avait fait juste avant de me balancer sa chaise à la tête, la première semaine.

La cloche de midi sonna, Dieu merci. Ils se ruèrent dans le couloir, tous sauf Wiesner qui resta à sa place et se contenta d'étirer les jambes avec un grand sourire.

Une dernière porte claqua au bout du couloir.

Il s'approcha d'un pas tranquille et s'assit sur le bord de mon bureau :

— A quoi tu penses ?

— Je pense que tu vas être en retard à la cantine.

— J'avais envie de t'accompagner, dit-il.

— Je dois encore vous noter tous.

A la fin de chaque cours, nous étions censés attribuer une note à chaque gamin en fonction de son comportement. Forchetti se ramassait uniquement des zéros depuis trois semaines, record insurpassé et inégalé.

Wiesner s'accouda :

— Je peux attendre.

J'ouvris le premier tiroir pour trouver un crayon.

— Ils ne seront pas contents si tu n'es pas là pour les médocs.

— T'as pas l'air dans ton assiette, dit-il d'une voix caressante. Je voulais être sûr que tout allait bien.

Le tiroir était plein de saletés, de souvenirs de mes prédécesseurs : des trombones, des barrettes, du fil dentaire, un demi-tube de cachets pour les brûlures d'estomac et un tournevis.

Généralement, les profs filaient d'ici en vitesse.

Wiesner se pencha pour inspecter le contenu du tiroir. Je relevai la tête :

— Evidemment, pas un seul putain de stylo !

Il sourit, tirant un bic de son blouson :

— Je te l'échange contre le tournevis. J'ai un coup de fil à passer.

Escortée par Wiesner, je traversai la pelouse en direction du réfectoire. Je n'avais pas envie d'y aller. Je voulais sortir pour fumer une cigarette, toute seule dans la forêt,

mais je ne pouvais pas parce que les autres profs auraient senti l'odeur sur moi et m'auraient dénoncée.

J'enfonçai la main dans la poche de mon blouson de cuir, partant à la pêche à travers la doublure déchirée pour attraper mon vieux paquet de Camel sans filtre.

J'avais oublié les cigarettes depuis la fac. Maintenant, elles étaient au centre de mon existence, avec la caféine. Ça aussi, c'était interdit, ce qui ne m'empêchait pas d'avaler de grandes tasses du déca tiède autorisé par l'établissement, dans le vain espoir que les fabricants auraient oublié d'émasculer un grain ou deux.

Après une semaine de pluie, l'air qu'on respirait à l'académie Santangelo était frais et piquant, avec une pointe de feu de bois et un soupçon de feuilles pourries. Il y avait même un petit arrière-goût de cidre qui arrivait du verger envahi par les mauvaises herbes, planté à l'époque où cette propriété était la résidence secondaire d'un nouveau riche bostonien, avant la guerre de Sécession.

Le paysage était superbe, ici, dans les Berkshires. C'était au moins une chose.

— J'aime bien ce bouquin, *l'Oiseau en cage*, dit Wiesner.

Il mentait. Je n'aurais pas dû relever.

— La dame qui l'a écrit, dis-je, je connaissais son frère, Bailey. Il venait souvent chez nous.

Je m'apprêtais à raconter à Wiesner qu'un jour, quand j'étais petite, peut-être en 1970, Bailey m'avait vue en train d'enlever des champignons sur un tronc d'arbre avec un couteau économe. Il m'avait promis de m'apporter un cran d'arrêt comme cadeau, le prochain week-end où il reviendrait de Berkeley. Il voulait être sûr que je serais prête "quand la révolution viendrait", vu que j'étais plutôt fortiche pour une petite Blanche.

Je n'avais jamais eu mon cadeau. Il n'avait jamais eu sa révolution.

Wiesner me donna une bourrade dans le haut du bras :

— Alors, tu te l'es tapé, son frère ?

— Bon sang, Wiesner...

Il m'adressa un grand sourire.

— On me la fait pas, à moi.

— J'avais quoi ? Huit ans ?

— Ben voyons, dit-il en éclatant de rire. Huit ans, tu parles.

J'arrêtai de marcher.

— Je te jure.

Il me tapota la tête.

— Et puis merde, tu penses à ce que tu dis ? m'exclamai-je en écartant sa main. Et à ta prof, en plus ? Tu sortirais une connerie pareille à Mindy, à Gerald ou à Tim ?

— Je suis pas débile.

— Alors pourquoi à moi ?

— Peut-être parce que t'es chouette avec ta petite jupe, parce que t'es une blonde aux yeux verts, parce que t'as mis des santiags et parce qu'il fait beau aujourd'hui.

Je roulai de gros yeux et me remis à marcher.

— Tu veux vraiment savoir pourquoi ? me demanda-t-il par-dessus.

— Ça m'est égal.

— Retourne-toi.

Je pressai le pas.

— D'accord. T'as un aussi joli cul de loin que de près. Je me retournai. Wiesner souriait encore.

— On est en retard. Si tu as quelque chose à me dire qui ne soit pas uniquement pour m'emmerder, je te donne dix secondes.

Il baissa les yeux, un peu gêné.

— Si je te sors des conneries comme ça, Madeline, c'est parce que je sais qu'avec toi, je peux, tu vois ?

Je fus touchée.

— Parce que tu me fais confiance.

— Non, parce que t'es trop dingue pour imposer des frontières relationnelles.

Il releva les yeux, mais je regardais ailleurs. Je regardais les arbres, n'importe quoi.

J'avais toujours reproché aux psys d'avoir assassiné le langage. Quand on fait bouillir tous les mots, la précision, les métaphores et la beauté s'évaporent, et il ne reste plus au fond de la marmite que des blocs de jargon carbonisés.

— T'as un problème d'autorité, poursuivit-il. J'imagine que c'est pour ça que t'es ici.

— C'est pour ça que *toi*, tu es ici, Wiesner. Je suis ici parce que c'est un boulot comme un autre.

Il haussa les épaules.

— Quand tu seras prête à accepter ta merde, tu sauras *vraiment* pourquoi t'es ici. Ça sert à ça.

— Ouais ! dis-je. "C'est bon pour la maladie."

— C'est censé vouloir dire quoi ?

— C'est dans un livre, *La Montagne magique*.

— Les bouquins, ça sert à rien.

— Tu serais surpris, répondis-je, alors que je n'avais jamais réussi à lire le roman de Thomas Mann jusqu'au bout, quand j'étais étudiante.

Il me prit par le coude et nous remit en marche.

— On me la fait pas, à moi.

Pas sûr, Wiesner.

J'étais ici parce que j'avais tué un homme. Et je n'en vivais plus.

Je l'avais tué alors qu'il essayait de me tuer, ce qui ne m'aidait pas vraiment à dormir mieux depuis.

Et d'être ici, ça ne m'aidait pas non plus.